

Le Sentiment de l'honneur dans *Le Cid* de Pierre Corneille

Ben Jukpor

[Communication présentée par M. Ben Jukpor, de l'Université Brandon, au Manitoba.]

I. Introduction

Jouée en 1637, *Le Cid* est la pièce de Pierre Corneille qui a beaucoup contribué, malgré les controverses qu'elle a provoquées, à établir le dramaturge comme un des plus grands du siècle. On y voit déjà les thèmes chers au dramaturge, qui seront repris de diverses manières dans ses pièces ultérieures: honneur, gloire, devoir, générosité. Etant donné que le dramaturge ne cesse pas d'exploiter ces termes, le problème important que doit résoudre quiconque s'intéresse à l'oeuvre de Pierre Corneille est celui de bien saisir le lexique du dramaturge.

Cela n'est guère un problème facile à résoudre d'autant plus que Corneille passe librement de l'un à l'autre, employant l'un tantôt comme synonyme de l'autre--la gloire et l'honneur, par exemple, tantôt comme jouissant par association du même champ sémantique--l'honneur et le devoir, ou l'honneur et la générosité. On comprend donc l'imprécision qu'on rencontre chez les critiques qui ont étudié les champs sémantiques des termes chers à Corneille. Ainsi après avoir déclaré que l'honneur «sert de doublet» à la gloire, André Stegmann observe que

le sens de la gloire varie selon la nature de l'acte généreux: chez Rodrigue, il est lié aux exigences de l'honneur de la race; Horace y cherche le droit à la reconnaissance publique pour un sacrifice inhumain [...] selon qu'elle est liée à un désir plus ou moins légitime du pouvoir, la gloire qui l'accompagne prend un éclat différent. (Stegmann II:448,483)

Charles Dédéyan affirme que «la gloire, c'est l'honneur, l'estime de soi et des autres, dans une réputation sans tache» (Dédéyan:63). Antoine Adam parle du généreux comme «celui qui ne met aucune modération

dans l'accomplissement de son devoir, qui le pousse à l'extrême, qui va jusqu'aux raffinements de l'héroïsme». (Adam I:511). Octave Nadal qui a beaucoup étudié le lexique de Corneille écrit que «le devoir consiste à satisfaire la gloire, principe même de l'obligation ou du devoir» (Nadal:2941). Il ajoute:

Il y a dans l'honneur et la gloire l'idée d'obligation; il s'agit bien, ici et là, d'un devoir. Mais le sentiment de la gloire, du moins dans son mouvement le plus beau, ressemble plus à une exigence intime qu'à ce qu'on doit aux règles de l'honneur, toujours un peu extérieures et de société. (Ibid.:300)

La définition qu'Octave Nadal donne des valeurs cornéliennes a le mérite d'avoir tenu compte de la liaison étroite qui existe entre ces valeurs. Cependant, je ne pense pas qu'on doive voir dans la gloire une exigence intime et dans l'honneur une exigence extérieure. L'exigence de la gloire, comme celle de l'honneur, est tout aussi interne qu'externe, parce que c'est la correspondance entre l'image du Moi vue par le Moi (c'est-à-dire l'exigence interne) et l'image du Moi vue par Autrui (c'est-à-dire l'exigence externe) qui constitue le devoir du héros. Et ce devoir consiste dans la perpétuation du Nom, c'est-à-dire du mérite familial et social qui a été établi dans le passé. En effet il y a d'abord chez le héros cornélien l'image du Moi vue par le Moi, et ensuite l'image du Moi vue par Autrui. Ces deux images doivent nécessairement correspondre aux yeux du héros. Tout l'élan du héros cornélien, toute son inquiétude, tout son désir enfin, consistent précisément à rechercher cette correspondance. Et la correspondance, une fois atteinte, devient la reconnaissance personnelle et universelle. C'est la recherche de ces deux formes de reconnaissance, bien entendu inséparablement unies aux yeux des personnages, qui pousse ceux-ci à agir. Cette recherche se borne chez eux au souci de rester toujours identiques à eux-mêmes, et de ne pas démeriter aux yeux du monde et aux leurs. D'où pour eux l'importance de l'impersonnel ON, qui désigne les autres ou le monde: «Et s'il peut m'obéir, que dira-t-ON de lui?» (je souligne), demande Chimène à Elvire, en parlant de Rodrigue (*Le Cid*, II,3,488),¹ «que ne dira-t-ON point si l'ON te voit ici?», demande Elvire à Rodrigue (Ibid.,III,1,778); «ON nous imputerait ce mauvais artifice [...] Si l'ON nous soupçonnait de quelque lâcheté» déclare Horace à son père (*Horace*,II,8,700; 702).

Bernard Dort parle de l'«épreuve féodale» (Dort:47) des héros cornéliens. Il a certainement raison d'observer que c'est moins par leur

amour que les héros cornéliens se définissent que par leur appartenance aux clans féodaux de leurs pères. Ajoutons seulement que le père fait partie de l'image du Moi vue par le Moi, alors que tout ce qui est en dehors de la famille fait partie, aux yeux du héros, de l'image du Moi vue par Autrui.

L'honneur cornélien va consister essentiellement pour le personnage à continuer à mériter le nom de descendant de son père, autrement dit, à perpétuer le passé. Et le nom du père qui se perpétue d'une génération à l'autre vient précisément de la gloire, ou plus exactement de l'honneur familial qui a été établi dans le passé. Cet honneur provient du passé et est en général garanti par lui, parce que par le seul fait que les héros cornéliens sont de souche noble (Nadal:298)², c'est-à-dire qu'ils sont des généreux, l'honneur leur est inné. Le descendant est donc par devoir appelé à conserver cet honneur en évitant tout acte honteux. Ainsi le devoir est une exigence de l'honneur ou de la gloire de la race des âmes bien nées, c'est-à-dire des généreux, tout comme le point de l'honneur consiste précisément dans l'accomplissement du devoir.

On pourrait en effet dire que dans les rapports entre l'honneur et le devoir, ou entre la gloire et le devoir, nous avons affaire à une exigence réciproque. Exigence réciproque dans la mesure où la gloire d'une famille, ou l'honneur familial, a déjà ses racines dans le passé, grâce à la générosité de cette famille. Et le devoir présent du personnage consiste à rendre cet honneur permanent. De là vient que le sentiment de l'honneur crée le devoir, qui en soi est pour le généreux une exigence de l'honneur.

Si je ne cherche pas à établir une distinction nette entre la gloire et l'honneur, c'est qu'une telle distinction serait un peu oiseuse, d'autant plus que le dramaturge passe librement de l'une à l'autre, les voyant comme recouvrant le même fait. Malgré sa tentative de distinguer entre les deux termes, Octave Nadal finit par conclure que «la gloire cornélienne se confond très souvent avec l'honneur» (Nadal:307). Corneille exploite les deux termes d'une manière interchangeable. La même observation s'impose pour le devoir qui s'associe aussi à la gloire et à l'honneur. Ainsi Don Diègue déclare à son fils, après que celui-ci a rétabli l'honneur familial:

Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour [...]

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir
 (*Le Cid*, III,6,1064-1065; 1068-1969).

Et parlant du choix que Rome fait de la famille d'Horace, Curiace observe que

Ce choix pourrait combler trois familles de gloire [...]
 Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
 En pourrait à bon titre immortaliser trois.
 (*Horace*, II,1,355; 357-358).

Si Rodrigue conçoit la vengeance familiale comme un devoir d'honneur, Emilie la conçoit comme un devoir de gloire. Aussi évoque-t-elle son amour pour servir son devoir:

Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus:
 Lui céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte.
 (*Cinna*, I,1,48-49).

On pourrait effectivement dire qu'il y a une union intime entre la gloire et l'honneur, dans la mesure où tous les deux impliquent une obligation sociale, c'est-à-dire le devoir. Et puisque ce n'est qu'une classe de l'élite, une classe de la souche noble, bref le généreux qui se soucie de la gloire ou de l'honneur, nous avons affaire dans la tragédie cornélienne à une sorte de force solide construite par les quatre valeurs cornéliennes: honneur ou gloire, devoir, générosité et dont cette dernière constitue le point de commencement, le devoir le point de manifestation, tandis que l'honneur ou la gloire en constituent à la fois le principe moteur et le point d'aboutissement.

Or, quoique le devoir de rester perpétuellement honorable ait pour base la générosité chez tous les personnages, ni la manière dont ils entendent remplir ce devoir d'honneur, ni la limite du devoir ne sont toujours identiques chez eux. L'honneur, comme nous l'avons vu, a deux caractères (image interne et image externe du personnage, c'est-à-dire estime du moi et des autres) qui doivent s'unir afin qu'il se réalise. Mais il se peut que le personnage n'attache d'importance qu'au premier caractère, c'est-à-dire à l'image interne ou l'estime du moi, tandis que le jugement d'autrui sur lui, ou plus exactement l'estime des autres, lui importe peu. Dans une telle situation il s'agit d'une estime excessive de soi. Le personnage ne se croit pas régi par le même code qui gouverne le

comportement des autres qui appartiennent à la même classe que lui. Il se croit un être sans pareil. Il a ses propres lois à lui, distinctes de celles des autres. Le Crime lui devient normal, et une affaire d'honneur, dans la mesure où il est commis en raison de l'estime de soi, même si les autres reconnaissent ce crime comme un acte déshonorant. Dans de tels cas le personnage agit surtout par orgueil. Mais il réclame toujours son propre honneur comme le mobile de son acte. Or le vrai honneur ferait-il, après tout, abstraction de la bonne réputation? On pourrait donc parler de l'honneur-orgueil. Mais cet honneur-orgueil ne se manifeste pas toujours par des actes brutaux ou par des crimes, comme c'est le cas chez Horace et chez son père, chez le Comte dans *Le Cid*, chez Polyeucte, chez Octave et partiellement chez Emilie dans *Cinna*. Il se manifeste aussi dans une opiniâtreté foncière qui consiste à exagérer un devoir de vengeance, en le poursuivant alors que les gens ne voient généralement plus la nécessité de ce devoir. Encore ici le personnage s'obstine dans l'idée de ce qu'il se doit parce qu'il attache plus d'importance à l'estime qu'il a de lui-même qu'à celle que les autres ont de lui. C'est essentiellement le cas de Chimène dans *Le Cid* et d'Emilie dans *Cinna*.

Pour distinguer cet honneur-orgueil de l'honneur que les gens acceptent généralement comme ce qui est proprement dû au devoir, on pourrait également parler de l'honneur-devoir. Loin de supprimer ici l'une des deux images (image du Moi vue par le Moi, image du Moi vue par Autrui) dont l'union détermine l'honneur, le personnage s'efforce de faire correspondre ces images. L'opinion publique lui est aussi importante que sa propre opinion de lui-même. De là vient que la vengeance d'un affront est un devoir d'honneur qui est légitime tant aux yeux de l'individu directement intéressé qu'à ceux d'autrui. Ici encore il faut que tous les autres membres de cette classe de l'élite reconnaissent la nécessité de cette vengeance. La justice est aussi un devoir d'honneur et ceux qui sont dans une situation de la rendre sont obligés de le faire pour faire correspondre les deux images. La défense de la patrie est en soi un devoir d'honneur, comme chez Rodrigue du *Cid* et chez Curiace d'*Horace*.

En plus de l'honneur-devoir et de l'honneur-orgueil, on pourrait également parler de l'honneur-générosité, qui englobe en fait les deux types précédents de l'honneur. La naissance noble d'un personnage lui interdit tout acte déshonorant. Et c'est grâce à cette naissance noble que le personnage est très conscient de ce qu'il se doit. Mais il peut aussi décider de poursuivre ce devoir non pas comme le fait tout autre personnage généreux, mais comme un généreux qui a un sens unique de

ce qu'il se doit, indépendamment de ce que les autres pensent de ce devoir. L'honneur du généreux ou l'estime que le personnage a de lui-même se prête alors à l'orgueil.³

Ainsi, mon étude, qui se consacre en particulier au *Cid* (1637), s'établira selon ces trois champs d'application de l'honneur chez le dramaturge: honneur-devoir, honneur-orgueil, et honneur-générosité. Et l'étude portera surtout sur les personnages qui font mieux ressortir le sentiment de l'honneur cornélien tel que je viens de l'indiquer.

II. L'honneur-devoir

Dans *Le Cid*, les héros sont obligés pour leur honneur et pour l'honneur de leurs familles, de venger des affronts qui les concernent en tant qu'individus ou en tant que membres des familles. La vengeance est un élément essentiel de l'honneur-devoir, mais ce n'en est pas le seul. Le patriotisme intervient aussi et devient un devoir d'honneur chez les individus désignés pour prendre la défense de leur patrie. Mais si la famille royale n'a en somme rien à venger dans la pièce, elle est tenue par honneur à pratiquer la justice. Celle-ci n'est pas une vengeance mais elle y participe dans la mesure où elle est liée à la réparation d'une offense.

Il en résulte que l'honneur-devoir a plusieurs visages: il est tantôt allumé par la vengeance, tantôt par le patriotisme, tantôt par la justice. Il est parfois motivé par la fidélité envers l'amour, et parfois par la simple considération de ce qu'on se doit. C'est le cas surtout chez l'Infante. Je tâcherai au cours de cette étude de faire ressortir ces divers champs d'application de l'honneur-devoir, et de montrer dans quelle mesure le devoir qui fait le sens de l'honneur est accompli par les personnages.

Dans *Le Cid*, la poursuite de l'honneur-devoir ne concerne clairement que Don Diègue, Rodrigue, Chimène, Don Fernand et l'Infante. Mais pour ne pas trop alourdir cette analyse, je n'étudierai que Rodrigue et Chimène, les deux personnages principaux de la pièce.

Le monologue de Rodrigue après que son père lui a confié la vengeance de l'honneur familial est un profond examen de conscience dans ce rôle de vengeur qu'il est appelé à jouer. Par cet examen, Rodrigue se rend compte d'abord de l'amour qu'il est en train de réaliser mais auquel s'oppose maintenant le devoir imposé par l'honneur. Or puisqu'il met d'abord le même prix sur ces deux valeurs (amour, honneur): «Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père» (I,7,324), Rodrigue ne voit

d'autre issue de sa situation que le suicide: «Mourons du moins sans offenser Chimène» (Ibid.,332). Mais à coup de réflexion, il considère cette solution irrationnelle, car qu'en deviendra son honneur ou le déshonneur de son père qui demeurera dorénavant permanent? Mourir dans cet état, c'est mourir inutilement, c'est manquer au devoir que l'honneur exige. La considération dépasse ensuite le stade de l'individu pour évoquer le prestige national, dans la mesure où Rodrigue ne veut pas démeriter aux yeux d'autrui, représenté ici par l'Espagne tout entière:

Mourir sans tirer ma raison!
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
 Respecter un amour dont mon âme égarée
 Voit la perte assurée!
 N'écoutons plus ce penser suborneur,
 Qui ne sert qu'à ma peine
 (I,7,333-340).

Et ainsi l'idée du suicide est écartée au profit de l'honneur, la seule issue valable: «Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur» (Ibid., 341). L'amour est mis au second plan: «Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse?» (Ibid.,344). Mais la situation est beaucoup plus complexe qu'elle ne le paraît, et ce que Rodrigue réussit à faire par cette décision qui sera mise en acte, c'est courir deux lièvres à la fois: son honneur à ses yeux et aux yeux de sa maîtresse exige qu'il tue le père de celle-ci. Dans les deux cas (venger l'affront pour obéir au devoir familial, ou pour rester digne de la maîtresse), l'amour et le devoir se rejoignent sous l'enseigne de l'honneur.

Malgré la passion de Rodrigue pour Chimène, sa décision de tuer le père de celle-ci a été prise en toute conscience de cause, et il la prendrait encore dans les mêmes circonstances:

Car enfin n'attends pas de mon affection
 Un lâche repentir d'une bonne action

dit-il à Chimène (III,4,881-882). Ou encore: «Je le ferais encor si j'avais à le faire» (Ibid.,888). Ainsi Rodrigue ne regrette pas de tuer le père de Chimène malgré son amour pour Chimène et paradoxalement, dans une certaine mesure, à cause de son amour pour Chimène. Georges Couton note que «les amants entendent s'acquitter également de deux devoirs aussi

contraignants l'un que l'autre. Cela ne peut se faire que d'une seule façon: la vengeance familiale d'abord, l'amour ensuite» (Couton:44). Georges Couton souligne effectivement les deux affirmations de Rodrigue:

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père (I,7,324);
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois (III,4,910).

Ce que Rodrigue doit à sa maîtresse, c'est la fidélité envers son amour, en dépit de toute circonstance. Or même si Rodrigue a tué le père de Chimène, cette fidélité exige qu'il ne se dérobe pas au devoir de vengeance de Chimène. Aussi veut-il mourir, en invitant Chimène à le tuer, pour faire remarquer son amour et pour remplir le devoir de fidélité qu'exige cet amour. Georges Couton souligne également l'affirmation de Chimène:

J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour (V,6,1757-1758).

Il est vrai qu'après avoir affirmé son devoir simultanément envers son père et envers son amante (I,7,324), Rodrigue reconnaît un peu plus loin (I,7,344) que le devoir est d'abord envers son père avant la maîtresse. Néanmoins, sa fidélité envers Chimène reste toujours un devoir d'honneur.

L'une des raisons pour lesquelles Rodrigue se rend compte qu'il n'a d'autre choix que de venger l'affront familial est pour ne pas démeriter aux yeux de Chimène. Pour sa part, Chimène est aussi consciente de cette estime mutuelle qui devrait soutenir leur amour:

Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme,
Mon esprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus (II,5,492-494).

Or, lorsque Rodrigue accomplit sa vengeance en tuant le Comte, la mort de celui-ci met Chimène dans une situation analogue à celle dans laquelle se trouvait Rodrigue avant le combat singulier avec le Comte. Analogue, car étant l'unique descendante du Comte, Chimène, pour rétablir l'honneur familial, est obligée de venger la mort de son père: «Son sang sur la poussière écrivait mon devoir» (II,7,686). Si Chimène pouvait entreprendre cette vengeance elle-même, elle ne rechercherait pas la

justice auprès du Roi. Or le type de justice qu'elle recherche n'est pas un simple châtement pour l'offense. Il s'agit d'une justice fondée sur la loi du talion. La seule justice qui répondrait à l'offense de Rodrigue est la mort de celui-ci: «[...] le sang par le sang» (II,7,702), dit Chimène. Et pour convaincre le Roi, Chimène emploie tous les arguments qui sont à sa portée. Dans son plaidoyer elle fait d'abord appel au côté de l'honneur qui est cher au Roi: l'honneur qui se lie à la défense de son royaume. Le sang qui a coulé du «généreux flanc» du Comte est:

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
 Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
 Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous (II,7,667-670).

Ensuite Chimène déclare qu'il faut venger la mort du Comte non seulement pour préserver sa «gloire» à lui (qui implique aussi la gloire de tous «les plus valeureux» du royaume) mais aussi pour empêcher que l'action de Rodrigue ne devienne un exemple à imiter. Après avoir ainsi présenté ces arguments en ce qui concerne la généralité, Chimène passe à ce qui la concerne en tant qu'individu et en tant que fille du Comte: «Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance» (Ibid.,699).

Ainsi, tout comme Rodrigue, Chimène semble se dévouer au sentiment de l'honneur-devoir. Mais la situation dans laquelle elle se met en recherchant à accomplir ce devoir est beaucoup plus pénible que celle dans laquelle se trouve Rodrigue. Celui-ci a accompli sa vengeance; il a toujours son père, et en un sens, son amante aussi. Chimène n'a pas encore accompli la sienne; de plus, elle n'a plus de père (au sens propre du mot, même si à cette époque, le roi passe en général pour le père des orphelins); en accomplissant la vengeance, elle n'aurait plus d'amant. Or l'amour qu'elle a pour Rodrigue est aussi fort que celui-qu'elle a pour son père: «La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau» (III,3,810). C'est par là que la situation est angoissante. Et la première réaction dans une telle situation, ce n'est pas de détruire ce qui reste, mais plutôt de le sauvegarder. Mais le sauvegarder dans ce cas, c'est approuver la mort de son père, ce qui serait déshonorant, car c'est manquer au devoir.

Octave Nadal fait observer que l'affirmation de Chimène: «Je sais que je suis fille, et que mon père est mort» (III,4,834), veut dire simplement que «Chimène se sent par son père Don Gormas, de la race des gens d'honneur» (Nadal:174; 352-353). Et pour Octave Nadal, le devoir de Chimène est d'une nature double: «d'une part venger son père,

de l'autre son propre honneur de fille» (Ibid.). C'est ce que j'appellerai son honneur en tant que descendante du Comte. Mais puisque Chimène sait dans son for intérieur qu'elle ne pourra plus vivre si elle obtient la mort de Rodrigue, et que l'honneur lui interdit de laisser le «crime» de son amant impuni, il n'y a qu'une seule issue, et elle est offerte par l'honneur:

Pour conserver ma gloire, et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui (III,4,857-858).

Solution logiquement conçue et qui suit l'exemple de Rodrigue. Ainsi le devoir et l'amour se rejoignent encore ici, comme chez Rodrigue, sous l'enseigne de l'honneur.

La poursuite de l'honneur-devoir mène donc les deux personnages dans des problèmes difficiles qu'ils ont su surmonter par la force de la volonté, en faisant appel à la raison. Celle-ci prend toute son importance dramatique dans la mesure où elle est à la base de la conception du devoir.

III. L'honneur-orgueil

Au départ, l'honneur-orgueil a pour base, dans un sens, l'idée de ce qu'on se doit, c'est-à-dire l'idée de devoir. Mais il va vite s'agir d'accomplir le devoir non pas comme tout autre personnage, mais comme un être qui a un sens particulier de ce qu'il se doit, indépendamment de l'opinion de la société. Il s'agit donc pour le personnage de vivre d'une manière différente de celle des autres, pour mieux affirmer sa supériorité à ceux-ci. Il est vrai que le héros cornélien se croit généralement supérieur aux autres, et que tout héros tragique est exceptionnel. Mais dans l'honneur-orgueil, il s'agit pour le personnage de se montrer l'exceptionnel des exceptionnels, ou plus précisément le héros des héros.⁴ D'où le désir chez le personnage, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir, de l'accomplir d'une manière unique, exceptionnelle.

Du souci de vivre d'une manière différente de celle des autres, parce qu'on se conçoit unique, naît l'ambition, le principe moteur de l'honneur-orgueil. L'ambition consiste pour les personnages orgueilleux à acquérir un honneur particulier qui les rendra supérieurs aux autres. Il leur importe peu que cet honneur ait pour base le crime, pourvu qu'ils réalisent leur propre estime d'eux-mêmes.

Ce qui ressort d'un tel comportement, c'est l'estime excessive que les personnages ont d'eux-mêmes. C'est l'orgueil. Mais c'est dans cet orgueil que réside pour eux le sentiment de l'honneur.

Ainsi dans *Le Cid*, le Comte et Chimène sont les deux personnages qui poussent la recherche de l'honneur jusqu'à l'orgueil.

La question de savoir à qui tombera l'honneur de devenir gouverneur du prince ne devrait pas se poser pour le Comte qui considère déjà que cet honneur lui appartient de droit:

Le Roi doit à son fils choisir un Gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute (I,1,29-32).

Mais le Comte se trompe, car le choix tombe sur Don Diègue. Le personnage se sent mortifié et a de la rancune contre Don Diègue. Bien qu'il connaisse les grands services que Don Diègue a rendus à l'Etat dans le passé, il est convaincu que ses exploits du présent l'emportent sur les services de Don Diègue. Donc, conférer le nouvel honneur de gouverneur du prince à Don Diègue, c'est aux yeux du Comte méconnaître ses propres services à lui dans le présent. Le Comte se considère donc démerité surtout à ses propres yeux. D'où l'aigreur qui perce dans toutes ses répliques lors de l'entretien entre Don Diègue et lui. L'emportement du Comte ne vient pas seulement du fait qu'on lui préfère Don Diègue, mais aussi du fait que le choix du Roi lui crée ainsi un rival, alors qu'il ne pense pas avoir d'égal. C'est en cela que le sentiment de l'honneur chez lui est avant tout lié à l'idée de la supériorité qu'il éprouve à l'égard des autres, plus précisément à l'orgueil. Il souligne cet orgueil lui-même:

Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
Que ne puisse égaler une de mes journées?

demande-t-il à Don Diègue (I,4,187-188). Et encore:

Mon nom sert de rempart à toute la Castille.
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de Rois
(Ibid.,192-194).

Poussé par ce qu'il appelle sa «gloire» et son «estime» (II,1,367), le Comte refuse de comparaître devant le Roi et renvoie d'une manière hautaine le messenger du Roi:

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'Etat périra plutôt que je périsse (II,1,378-380).

Faisant fi de tout respect qu'on doit à cette époque au monarque, il se proclame indispensable au pouvoir royal:

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main?
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne (Ibid.,382-384).

Dans son entretien avec Rodrigue, son attitude dédaigneuse se manifeste encore à travers les réponses laconiques qu'il donne aux questions de Rodrigue. Lorsque celui-ci se montre de plus en plus provocant, le Comte change de ton, et essaie de louer le jeune homme, mais le sens de sa réplique est ironique car son orgueil transparait toujours à travers des paroles blessantes:

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal,
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire: A vaincre sans
péril on triomphe sans gloire [...]

dit-il à Rodrigue (II,2,433-436). Le Comte ne témoigne d'égards à personne car il croit que sa valeur guerrière le met au-dessus de tous. Il vit dans un monde à lui, et considère que tout doit lui être sujet. Ce n'est que dans une situation pareille, où il étale son orgueil, qu'il réalise son honneur.

Chez Chimène, le sentiment de l'honneur-orgueil est plus complexe. L'orgueil du personnage s'associe à ce qu'il reconnaît comme l'exigence du devoir. Mais à partir du moment où Chimène nous révèle, tout en poursuivant la mort de Rodrigue, que «son unique souhait est de ne rien pouvoir» (III,4,994), le personnage n'agit plus seulement par devoir proprement dit, mais par orgueil. Le devoir de vengeance est dorénavant entrepris pour sauver les apparences. Et jouer pour sauver les apparences, ce n'est pas rechercher l'honneur-devoir; c'est plutôt rechercher l'honneur par orgueil. Cet orgueil vient surtout de l'image

d'elle-même que Chimène veut imposer à la société: c'est l'image d'une Chimène qui poursuit logiquement la mort du meurtrier de son père. Mais sa vraie image est celle d'une Chimène qui aime toujours Rodrigue. Cette image ne doit paraître que devant son amant.

Lorsque, par sa pâmoison, Chimène trahit son amour devant le Roi, elle renie l'évidence et essaie d'expliquer cette pâmoison comme le résultat d'une joie satisfaite: «Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse» (IV,5,1360). Or le Roi ne sait pas croire «l'impossible», et Chimène s'empporte et insiste sur la mort de Rodrigue:

Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud.
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie,
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie (IV,5,1372-1376).

Gustave Reynier (Reynier:198) remarque que Chimène recourt à cette feinte colère, et exagère son désir de vengeance pour sauver son honneur. Il ajoute que «l'état d'exaspération où se porte Chimène montre en elle une fierté très haute, un sentiment très impérieux de son devoir; il nous fait voir plus clairement que, même après la victoire de Rodrigue, elle est encore très loin de s'adoucir» (Ibid:199). Il est vrai que Chimène ne s'adoucit pas, mais cette obstination dans sa décision lui est d'abord dictée par l'orgueil de paraître unique et rigoureuse dans la poursuite du devoir. Unique et rigoureuse, parce que Chimène sait qu'étant donné le nouvel honneur de Rodrigue comme vainqueur de deux rois, elle ne pourrait plus obtenir sa mort. Mais elle la poursuit pourtant. Ensuite, l'état de déshonneur dans lequel elle s'était mise par sa pâmoison, et le fait que le Roi connaît maintenant à fond son véritable sentiment, ne lui laissent pas d'autre choix que le durcissement de l'attitude. Le Roi insiste d'ailleurs sur cet amour de Chimène pour Rodrigue, malgré ce qu'elle veut qu'on croie:

Consulte bien ton coeur, Rodrigue en est le maître,
Et ta flamme en secret rend grâces à ton Roi
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi (IV,5,1400-1402).

C'est là, en fait, pour Chimène, porter atteinte à son honneur, c'est lui reprocher indirectement du déshonneur. Ce n'est pas l'intention du Roi,

mais c'est ce que Chimène veut comprendre. Dès lors elle réagit violemment pour sauver son honneur:

Pour moi mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père! (Ibid.,1403-1404).

Il est difficile d'accepter que tous ces termes durs expriment le vrai sentiment de Chimène, d'autant plus qu'on se rappelle le doux entretien qu'elle a eu avec Rodrigue après la mort du Comte, où elle lui a avoué que son «unique souhait est de ne rien pouvoir» contre lui. C'est par orgueil que Chimène présente au Roi une image fautive d'elle-même, car dans le raisonnement de Chimène, il faut qu'on croie qu'une femme telle qu'elle ne doit pas aimer le meurtrier de son père. C'est par le même orgueil qu'elle décide de recourir au duel pour satisfaire sa conscience, après que le Roi a acquitté Rodrigue («Les Mores en fuyant ont emporté son crime», Ibid.,1424). Satisfaire sa conscience, car dans le fond Chimène ne pense pas qu'on puisse vaincre Rodrigue. Don Sanche n'est qu'un pur prétexte dont elle se sert, par orgueil, pour rétablir son honneur. Elle va jusqu'à souligner ce fait, pour détromper Rodrigue:

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce coeur indomptable? [...]
Celui qui n'a pas craint les Mores, ni mon père,
Va combattre Don Sanche, et déjà désespère
(V,1,1483-1484; 1487-1488).

Un autre fait qu'il convient de souligner ici est «celui qui n'a pas craint mon père». Dans l'idée de Chimène, il ne faut pas que le vainqueur du Comte se laisse vaincre par un autre:

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur
Qu'après l'avoir vaincu, tu souffres un vainqueur?
(Ibid.,1529-1530).

L'idée que le Comte se faisait de lui-même comme le plus fort et le plus important membre de la société retrouve ainsi indirectement son application chez sa fille. Mais puisque Rodrigue utilise les mêmes arguments dans un autre sens pour montrer que son «trépas volontaire» dans un combat avec Don Sanche augmenterait sa gloire, il ne reste plus à Chimène qu'à donner la raison de ses arguments:

[...] Va, songe à ta défense,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
 Et, si jamais l'amour échauffa tes esprits,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix
 (V,1,1563-1566).

«Pour forcer son devoir», dit-elle. Chimène joue surtout ici pour contenter son orgueil. C'est en tenant compte de ce fait qu'elle reprend encore son débat intérieur devant Elvire, et finit par révéler deux situations également inacceptables, et qui s'expriment par des antithèses: «Le plus heureux succès du duel me coûtera des larmes» (V,4,1660), et par conséquent Chimène ne compte pas épouser «l'assassin de Rodrigue ou celui de son père» (V,4,1668). Mais n'a-t-elle pas naguère conseillé à Rodrigue de sortir victorieux du combat pour pouvoir l'épouser? Son souhait que Dieu termine le combat entre les deux rivaux «sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur» (Ibid.,1677) ne vaut pas grand-chose, non seulement parce qu'il laisserait irrésolus le problème de vengeance et le problème de son mariage, mais aussi parce qu'il démentirait son propre sentiment. Il semble donc que ce soit la présence de sa confidente qui lui impose ce nouvel orgueil. Or Elvire recourt à une logique qui rejoint les conclusions établies auparavant par le Roi:

[...] il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
 Lui gagnant un laurier vous impose silence,
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
 Et que le Roi vous force à suivre vos désirs (V,4,1683-1686).

Mais Chimène s'emporte pour montrer que la considération de son honneur dépasse les situations qu'Elvire envisage dans son raisonnement. C'est alors qu'Elvire, indignée de son côté de l'attitude orgueilleuse de Chimène, lui fait des remontrances en soulignant son «orgueil étrange» (V,4,1695). C'est finalement la possibilité de la voir devenir la femme de Don Sanche qu'Elvire laisse prévoir qui lui fait révéler son sentiment, puisque cette alternative la choque:

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
 Ne les redouble point par ce funeste augure (V,5,1707-1708).

Et Chimène va jusqu'à indiquer, quoique d'une façon atténuée, son désir de voir Rodrigue victorieux. C'est à ce moment que Don Sanche surgit, une épée «toute trempée» de sang à la main. Sans même écouter le récit

du combat, Chimène s'emporte et par sa colère révèle à Don Sanche son amour pour Rodrigue, et trahit son jeu d'honneur: «Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre» (Ibid., 1719). Victime du quiproquo, Chimène a «très tôt» révélé cet amour. Or lorsque Don Sanche explique devant le Roi ce qui s'est passé, Chimène ne peut plus contester le sens de son action comme elle l'avait fait dans la scène de l'épreuve du Roi.

Elle devrait se contenter du fait que tout le monde approuve son amour pour Rodrigue, malgré la vengeance manquée. Don Sanche accepte avec satisfaction sa défaite «qui fait le beau succès d'une amour si parfaite» (V,6,1788). L'Infante avait auparavant fait taire son amour pour Rodrigue, «pour ne troubler pas une si belle flamme» (V,3,1648). A «une amour si parfaite» de Don Sanche, et à «une si belle flamme» de l'Infante correspond maintenant «un si beau feu» (V,6,1789) du Roi. S'adressant à Chimène, le Roi ajoute:

Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte,
Ton père est satisfait, et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger (V,6,1792-1794).

Du coup par son orgueil obstiné, Chimène a du moins gagné cela en son honneur. L'amour qu'elle a pour celui qui a tué son père, au lieu de détruire son honneur, finit par la résistance orgueilleuse qu'elle lui oppose héroïquement, par confirmer cet honneur. D'ailleurs dans sa dernière réplique au Roi, Chimène remet en cause la légitimité d'un mariage entre Rodrigue et elle:

Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et vous êtes mon Roi, je vous dois obéir.
Mais à quoi que déjà vous m'avez condamnée [...]
Mettre en mon lit Rodrigue, et mon père au cercueil?
C'est trop d'intelligence avec son homicide,
Vers ses mânes sacrés c'est me rendre perfide,
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel
(V,7,1829-1831; 1834-1838).

Ainsi l'amour qui préexiste à la querelle des deux familles reste ce qu'il était («Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr»), mais l'union des deux amants est interdite, car l'honneur de Chimène l'empêche de «trempé ses mains dans le sang paternel».

Si Chimène réussit à éviter ce mariage c'est parce qu'elle n'est pas sincère avec elle-même. Cette insincérité vient du fait que Chimène s'est résolue à ne mettre en considération que l'image qu'elle a d'elle-même: celle d'un personnage unique qui a un sens particulier de ce qu'il se doit. De là vient que même si le Roi, l'Infante, Don Sanche, Elvire approuvent son amour pour Rodrigue, en indiquant qu'elle ne doit plus poursuivre son amant, Chimène au contraire rejette leur jugement, et tient opiniâtrement à sa résolution. Aussi ne poursuit-elle vraiment pas Rodrigue pour le voir mourir, comme elle le lui laisse comprendre:

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre [...]
 Et je dois te poursuivre et non pas te punir (III,4,950-952; 954).

Elle le poursuit donc pour contenter son honneur-orgueil.

Ainsi, comme on le voit, le sentiment le plus fort chez Chimène, comme chez son père, le Comte, s'enracine profondément dans l'orgueil du Moi. Cet orgueil se traduit chez le Comte par une profonde conscience de supériorité que le personnage a à l'égard des autres. Chez Chimène il se traduit par la conscience d'être un personnage unique, qui a une idée particulière de ce qu'il se doit. Pour les deux personnages, c'est précisément dans cet orgueil du Moi que réside le sentiment de l'honneur.

IV. L'honneur-générosité

Les critiques s'accordent pour dire que la générosité cornélienne est un trait distinctif des gens nobles. Octave Nadal écrit qu'elle «caractérise le plus souvent ce qui est de naissance, de race, de naturel nobles [...] Le généreux, la généreuse sont de souche noble» (Nadal:298). Antoine Adam observe que «le généreux, c'est celui qui ne met aucune modération dans l'accomplissement de son devoir, qui le pousse à l'extrême, qui va jusqu'aux raffinements de l'héroïsme» (Adam I:511). Raymond Picard (Picard:79) définit la générosité comme la noblesse d'âme, et joint à cette noblesse d'âme l'héroïsme qui consiste, chez les personnages, à donner des images sublimes d'eux-mêmes.

Ce qui ressort de l'acception du concept de générosité, c'est d'abord que le généreux a une noblesse d'âme qui le pousse à poursuivre son devoir jusqu'au point le plus élevé de l'héroïsme. Ensuite, par le fait

qu'elle implique essentiellement la noblesse d'âme, la générosité a un caractère héréditaire, et elle est avant tout une affaire familiale. En fait, les généreux pensent le plus souvent en termes de la famille. Rodrigue tue le père de son amante pour bien soutenir «l'honneur de sa maison»; pour la même raison, Chimène n'épousera pas Rodrigue, même si l'on approuve ce mariage, et même si elle ne vit plus que pour lui. Il s'agit, pour les deux personnages, d'un acte de devoir. Manquer en général au devoir est un acte interdit par le sentiment de l'honneur au personnage généreux. Par le seul fait d'être né noble, le généreux est censé être déjà un personnage honorable. Il continue à jouir de cet honneur tant qu'il ne fait rien qui ferait honte à sa famille.

Le principe moteur de l'honneur-générosité est la naissance, et dans un sens le passé. La naissance se lie au passé dans la mesure où l'honneur-générosité consiste pour le personnage, ou plus exactement pour le descendant d'une famille, à continuer à perpétuer et à augmenter l'honneur qu'il hérite par naissance de sa famille. Cet honneur congénital qui se transmet du père au fils a été établi dans le passé par les premiers membres de la famille. Il se transmet d'une façon permanente à travers le nom de la famille. Les efforts faits par le personnage pour sauvegarder l'honneur-générosité deviennent dans un sens des efforts pour sauver le nom. Et plus ces efforts sont grands et plus l'héroïsme du personnage se fait remarquer, et plus se manifeste aussi le sentiment de l'honneur-générosité.

Dans *Le Cid*, le sentiment de l'honneur-générosité concerne surtout le Comte, Rodrigue, Chimène, et dans un sens l'Infante et Don Sanche.⁵ Mais je n'étudierai ici que Rodrigue et Chimène, les deux personnages principaux de la pièce.

Le généreux, comme le dit Antoine Adam (Adam I:511), met toute son énergie morale au service de son devoir. C'est ce que font Rodrigue et Chimène. Georges Couton observe que

S'ils remplissent avec une exacte rigueur leur devoir de vengeance, c'est pour des raisons multiples: pour satisfaire à la société et à leur «gloire»; parce que leur générosité les oblige à aller jusqu'au bout de leurs actes; mais aussi pour retrouver, avec leur «liberté» [...] le droit de remplir leur devoir envers l'amour (Couton:44).

Malgré son amour pour Rodrigue, Chimène refuse de l'épouser. En dépit de tous les efforts qu'elle a faits pour remplir son devoir de vengeance en

poursuivant la mort de Rodrigue, Chimène considère que tant que Rodrigue vit, ce devoir reste à accomplir.

Par générosité aussi, Rodrigue veut mourir pour accomplir ce qu'il doit à son amour. Se jetant par «un respect amoureux» (V,7,1802) aux genoux de sa maîtresse, il l'invite à accomplir sa vengeance, afin qu'elle conserve son honneur familial: «Prenez une vengeance à tout autre impossible», lui dit-il (Ibid.,1820). Se décider à mourir pour l'honneur de celle qu'on aime est un acte noble qu'on ne retrouve que chez les personnages généreux. Ce geste est en soi un acte sublime, d'autant plus que Rodrigue est devenu un personnage illustre dont la mort, pour employer les mots de l'Infante, deviendra «la ruine publique». D'autre part, refuser, non pas à cause d'une mésalliance, mais à cause de la noblesse familiale, d'épouser celui qu'on aime, et pour qui on vit, c'est porter la résistance amoureuse jusqu'au point le plus héroïque. Cet acte n'appartient qu'à une généreuse telle que Chimène.

Rodrigue et Chimène font remarquer encore leur générosité lorsque chacun tente de défendre son propre honneur, tout en défendant l'honneur de l'autre. Poussée par sa générosité, Chimène demande un duel entre Don Sanche et Rodrigue. Ce duel est pour elle un moyen de venger la mort de son père. Mais pour lui faciliter cette vengeance, Rodrigue décide de se laisser tuer par Don Sanche. Il enferme ainsi Chimène dans la conséquence logique de son attitude intransigeante. Or, pour sa part, Chimène parle de l'honneur de Rodrigue qui serait en jeu si Rodrigue mourait dans le combat pour quelque raison que ce soit:

Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu
Quand on le saura mort, on le croira vaincu (V,1,1517-1518).

Et encore: «[...] défends ton honneur si tu ne veux plus vivre» (Ibid.,1532). Ainsi chacun des deux tente d'appuyer l'honneur de l'autre, en même temps qu'il prise le sien. C'est ce qui ressort également du raisonnement de Rodrigue, lorsqu'il utilise, dans un autre sens, les arguments présentés par Chimène sur la mort du Comte:

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
(Ibid.,1529-1530).

Or, pour Rodrigue, le fait d'avoir tué le Comte et d'avoir dompté les Mores le rend invincible. Son «trépas volontaire» dans un combat avec

Don Sanche, loin de flétrir son honneur, l'augmenterait puisqu'on saurait qu'il s'est laissé tuer pour l'honneur de sa maîtresse. L'accord moral des deux amants reste ainsi égal dans leur émulation de la générosité. C'est comme s'il s'agissait d'une rivalité dans la générosité.

Rodrigue va même, comme le rapporte Don Sanche, jusqu'à décider de laisser «plutôt la victoire incertaine que de répandre un sang hasardé pour Chimène» (V,6,1775-1776). Ce geste noble suscite l'admiration de son rival qui le décrit comme «ce généreux guerrier» (Ibid.,1773).

Ainsi Rodrigue et Chimène n'ont rien négligé pour faire éclater cet honneur qui leur revient de leur générosité. Et comme on a pu le constater au cours de cette étude, l'honneur-générosité, en ce qui concerne les deux personnages, se manifeste tantôt par le devoir de renoncement à l'amour qu'on désire pourtant, comme chez Chimène, et tantôt par le devoir d'attachement à un amour auquel il faut pourtant renoncer, comme chez Rodrigue. Dans les deux cas, la décision du personnage est motivée par sa conscience d'appartenir à une race noble. Il s'agit aussi dans la décision d'un sublime acte d'héroïsme. Et cet héroïsme, c'est dans le fond le point suprême de la manifestation de l'honneur-générosité.

V. Conclusion

Chez Corneille, le sentiment de l'honneur a ses racines dans la noblesse familiale. Cette noblesse familiale a ses propres exigences, qui se lient chez le généreux aux efforts continus d'entretenir sa noblesse. Ces exigences de la générosité ont toutes les rigueurs d'un devoir: celui de ne rien faire qui ferait honte au personnage et à sa famille. Octave Nadal écrit que «la générosité cornélienne est cette manière d'être du héros qui prend souci de ne pas démeriter aux yeux du monde et aux siens» (Nadal:274). S'efforcer de préserver l'estime de soi et des autres, c'est avant tout rechercher le moyen de confirmer l'honneur familial, car le personnage existe plus en fonction de la famille dont il est sorti qu'en fonction de sa propre authenticité. C'est perpétuer le passé car l'honneur familial ne naît pas tout d'un coup du présent. C'est surtout parce que cet honneur a auparavant été établi dans le passé qu'il prend chez le personnage, dans le présent, toutes les rigueurs d'un devoir. La douleur profonde que ressent Don Diègue à cause du soufflet provient nécessairement et premièrement du fait que ce soufflet menace l'honneur

de sa famille établi dans le passé. Bien sûr, cet honneur se prolonge dans le présent, tant que la famille de Don Diègue ne se trouve pas dans une situation déshonorante. Dans le présent, le devoir ne consiste pas seulement à perpétuer l'honneur passé de la famille, mais aussi à le garantir pour l'avenir. De là vient que les personnages s'efforcent de laisser une «illustre mémoire». Rodrigue ne peut pas

Endurer que l'Espagne impute à [sa] mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de [sa] maison (I,7,335-336).

Il en va de même pour Chimène. Pour les personnages cornéliens,⁶ il ne suffit pas seulement de vivre; il faut avoir vécu.

De là vient aussi qu'à moins de vivre perpétuellement dans l'état d'honneur, la vie n'a pas de sens pour eux. L'alternative logique est la mort. Ils l'acceptent avec satisfaction, avec enthousiasme, plus précisément comme ajoutant à leur honneur. Mourir pour son honneur, c'est mourir en cornélien. C'est cette mort volontaire que Paul Bénichou décrit comme «le suicide d'honneur» (Bénichou:75). Il est vrai, comme le fait remarquer Paul Bénichou, que ce «suicide d'honneur» n'est qu'une hypothèse puisqu'aucun des personnages ne l'a réalisé. Mais si Rodrigue, et dans un sens Chimène, parlent de suicide sans se suicider, ne serait-ce pas parce qu'il ne dépend pas tout à fait d'eux de réaliser ce suicide? Rodrigue veut surtout que ce soit Chimène qui prononce son arrêt de mort, pour accomplir son devoir de vengeance. Chimène, quant à elle, ne désire sa propre mort que comme suite à la mort de Rodrigue. Même s'ils ne poursuivent pas ce suicide jusqu'à sa réalisation, c'est la manière dont ils le recherchent qui confirme leur honneur.

Le sentiment de l'honneur chez Corneille ne consiste pas non plus toujours dans l'accomplissement d'actes violents. La manière dont une exigence d'honneur est acceptée et poursuivie est aussi importante que son accomplissement. Cette considération s'impose d'autant plus que les personnages de Corneille sont plus rationnels qu'impulsifs. En fait, dans les cas où les personnages terminent leur recherche d'honneur par un acte violent, il s'agit toujours d'un honneur qui est poussé à l'orgueil. Le soufflet que le Comte donne à Don Diègue, le meurtre de Camille (dans *Horace*), le renversement des idoles (dans *Polyeucte*) sont tous des actes violents amenés par l'orgueil.

Or, puisque les personnages sont généralement rationnels, on les voit toujours examiner le moyen de sortir du dilemme dans lequel les met

continuellement la situation dramatique. Le moyen de cet examen est le plus souvent le monologue; le résultat en est un choix décisif entre deux alternatives. L'élément déterminant de ce choix est l'honneur. Dans des situations où les deux alternatives se rattachent au concept de l'honneur, le personnage choisit celle où l'honneur est soit plus grand, soit plus pressant. Rodrigue choisit d'abord de venger l'affront familial, ensuite de remplir le devoir d'honneur envers l'amour; il en est de même chez Chimène. V.-L. Saulnier remarque que «le héros cornélien sait choisir, grâce à la clairvoyance, à la clarté de conscience qu'il s'impose, et grâce à la volonté qui lui trace un devoir. Il suit son choix, la volonté guidée par la raison imposant son contrôle aux passions et aux réflexes» (Saulnier:54). Il convient de souligner que le choix est un élément important lorsque l'honneur est dicté soit par le devoir, soit par la générosité. Si ce choix n'est pas tout à fait absent de la considération des personnages chez qui l'honneur est dicté par l'orgueil, il joue, lorsqu'il intervient chez ceux-ci, un rôle surtout secondaire; en tout cas il n'est pas indispensable, comme c'est le cas dans l'honneur-devoir et dans l'honneur-générosité. Cela tient aussi du caractère surtout irrationnel de l'honneur-orgueil. Le Comte n'a pas à choisir s'il doit donner le soufflet à Don Diègue ou non: il le brave, l'insulte et le gifle. Chimène, dans une certaine mesure, n'a pas poursuivi son devoir de vengeance d'une manière rationnelle.⁷

Mais si le choix est presque inexistant dans le sentiment de l'honneur-orgueil, il y a la volonté qui intervient dans les trois acceptions de l'honneur (devoir, orgueil, générosité) et qui forme le premier lien entre elles. Tout conscients que soient les personnages cornéliens de leur appartenance aux groupes distincts, et du fait qu'ils doivent se soumettre aux lois qui régissent ces groupes, ils se conçoivent souvent comme des êtres tout à fait libres; libres dans le sens que les lois qu'ils se donnent ne dépendent pas toujours de celles de leur groupe. Malgré le conseil de son père, Rodrigue poursuit son devoir envers l'amour parce qu'il est convaincu de sa liberté de se créer son propre devoir; Chimène refuse de se soumettre à la décision du Roi, tout en déclarant au Roi «[...] vous êtes mon Roi, je vous dois obéir» (V,7,1830). Le Comte refuse de comparaître devant le Roi. Ce sont là des actes par lesquels les personnages soulignent leur liberté. Or c'est à travers cette liberté que se manifeste leur propre volonté. Gustave Lanson observe, avec justesse me semble-t-il, que «l'héroïsme cornélien n'est pas autre chose que l'exaltation de la volonté, donnée comme souverainement libre et souverainement puissante»

(Lanson:436-437). Puisque les personnages sont libres et n'agissent que par leur volonté, il en résulte que tous leurs actes, quels qu'ils soient, sont lucidement conçus. De là vient que le repentir est exclu de leur comportement, de sorte que «Je le ferais encor, si j'avais à le faire» de Rodrigue, repris par Polyeucte, pourrait effectivement servir de pierre de touche pour l'honneur cornélien.

De cette pierre de touche découle le deuxième lien qui unit les trois acceptions de l'honneur chez Corneille: l'oppression consciente du Moi. Puisque la recherche de l'honneur est la raison d'être des personnages, ceux-ci ne craignent pas d'aller jusqu'à se tourmenter eux-mêmes pour mieux affirmer leur honneur. Vivre dans l'état de déshonneur, quelle que soit la nature de ce déshonneur, leur est pire que mourir. L'injonction que Don Diègue donne à son fils unique est «Meurs ou tue». Don Diègue est vieux et se plaint d'avoir trop vécu. Voir mourir son fils, c'est se tyranniser lui-même car Rodrigue est Don Diègue par subrogation. Mais que lui importe que Rodrigue meure (autrement dit, que la famille péricule), puisque l'honneur exige qu'il meure ou qu'il tue le Comte? Malgré leur amour, et précisément parce qu'ils s'aiment, Rodrigue et Chimène s'étouffent mutuellement pour satisfaire à leur honneur. Ainsi, en parlant de Rodrigue, Chimène déclare à Elvire:

Pour conserver ma gloire, et finir mon ennui,
[Je dois] le poursuivre, le perdre, et mourir après lui
(III,3,857-858).

Rodrigue lui-même supplie ainsi Chimène:

Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié (III,4,969-970).

Or, puisque pour les personnages de Corneille, vivre c'est vivre dans l'honneur, l'oppression consciente du moi est pour eux une manière de montrer qu'ils ont un sens profond de l'honneur. C'est aussi le moyen de réaliser pleinement cet honneur, ce qui fait le sens de leur vie.

Choix, volonté, liberté, oppression consciente du Moi, voilà les concepts qui se conjuguent chez Corneille soit pour réaliser le Moi (l'honneur-devoir et l'honneur-générosité), soit pour pousser le Moi des limites communes aux limites uniques ou exceptionnelles (l'honneur-orgueil). Ces concepts se manifestent principalement à travers la vengeance (l'honneur-devoir), la naissance (l'honneur-générosité),

l'ambition (l'honneur-orgueil). De là vient que l'honneur cornélien est un sentiment complexe. Pour bien l'exprimer, il faut tenir compte non seulement du devoir, non seulement de l'orgueil, mais aussi de la générosité, qui est la base même de l'honneur chez Corneille.

Ainsi, cet honneur pourrait bien se définir comme l'estime de soi et des autres qui est fondée sur la générosité et qui se manifeste souvent à travers le devoir parfois poussé à l'orgueil. Honneur, générosité, devoir, orgueil jouissent entre eux de rapports réciproques. Sans générosité il n'y aurait ni honneur, ni orgueil, et le devoir n'aurait pas de sens. Mais si la générosité est importante aux personnages de Corneille, si le devoir a une grande valeur pour eux, si enfin ils sont orgueilleux, c'est surtout parce qu'ils se reconnaissent comme des gens d'honneur. Si l'on supprimait l'honneur, on supprimerait tout, le personnage cornélien y compris.

NOTES

1. Les références ultérieures au *Cid* se reportent à l'édition de 1980 des *Oeuvres complètes* de Corneille et seront indiquées par la notation «(Acte, scène, vers)».
2. Cette description est reprise par Raymond Picard (Picard:79).
3. Descartes fait observer qu'il y a une certaine affinité entre la générosité et l'orgueil (Descartes:144, art.160).
4. Serge Doubrovsky souligne ce caractère exceptionnel des personnages cornéliens dans *Corneille et la dialectique du héros* (:146-147). Il faut toutefois préciser que le problème de la «reconnaissance» se pose généralement non seulement de l'intérieur, comme le dit Doubrovsky, mais aussi de l'extérieur. Mais lorsque ce problème se pose uniquement de l'intérieur, il se pose surtout chez le personnage orgueilleux sur qui l'opinion publique n'a pas de prise, pas même celle de sa propre classe, car l'orgueilleux se construit un monde à lui, tout en appartenant au monde de sa classe.
5. Puisque tous les personnages de Corneille (exception faite de ceux de basse naissance) sont généralement des généreux, je ne reprends ici que ceux qui font mieux ressortir l'honneur-générosité.
6. Voir aussi *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* du même dramaturge.

7. G. Mony va jusqu'à suggérer que Chimène ne devrait pas du tout poursuivre le devoir de vengeance (Mony:45). Nous nous écartons toutefois de l'interprétation de Mony, dans la mesure où elle méconnaît que Chimène poursuit légitimement, jusqu'à un certain point, son devoir de vengeance. C'est à partir du moment où tout le monde (Don Fernand, l'Infante, Don Sanche, Elvire, enfin Chimène elle-même) est d'accord que Chimène n'a plus de raison valable de poursuivre Rodrigue qu'on pourrait dire que Chimène agit surtout par orgueil.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, Antoine. 1962. *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*. 5 tomes. Paris: Editions mondiales.
- Bénichou, Paul. 1948. *Morales du grand siècle*. Paris: Gallimard.
- Corneille, Pierre. 1980 (1637). *Le Cid (Oeuvres complètes, tome I)*. Paris: Gallimard.
- Couton, Georges. 1958. *Corneille*. Paris: Hatier.
- Descartes, René. 1953. *Les Passions de l'âme*. Paris: Gallimard (coll. Idées).
- Dédéyan, Charles. s.d. *Les débuts de la tragédie cornélienne et son apogée d'après Polyeucte*. Paris: Centre de documentation universitaire.
- Dort, Bernard. 1957. *Pierre Corneille, Dramaturge*. Paris: L'Arche (coll. Les Grands dramaturges).
- Dobrovsky, Serge. 1963. *Corneille et la dialectique du héros*. Paris: Gallimard.
- Lanson, Gustave. 1894. *Histoire de la littérature française*. Paris: Hachette.
- Mony, G. 1962. *Horace de P. Corneille, Explication et Commentaire*. Nice: Coll. «Petites Etudes G. M.».
- Nadal, Octave. 1948. *Le sentiment de l'amour dans l'oeuvre de P. Corneille*. Paris: Gallimard.
- Picard, Raymond. 1970. *Two Centuries of French Literature*. London: World University Library.
- Reynier, Gustave. s.d. *Le Cid de Corneille, Etude et analyse*. Paris: Editions de la Pensée moderne (coll. Mellottée).

- Saulnier, V.-L. 1970. *La littérature française du siècle classique*. Paris: P.U.F. (coll. Que sais-je?).
- Stegmann, André. 1968. *L'Héroïsme cornélien*. 2 tomes. Paris: Librairie Armand Colin.

B.J.